L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 OCTOBRE 1847.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.
NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 25 OCTOBRE 1847.

POUR LE CONGRÈS 2e DISTRICT.
B. G. THIBODEAUX.

SÉNAT DE LA LOUISIANE.

JAMES DICK
ROBERT FREAUX

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.
1er District.—J. Whitman Smith, P. A. Wardell.
2d District.—W. J. Weisenburg, Wm. H. Garland.
3me District.—W. H. Allen, J. T. Russell, A. C. Bullitt.
4me District.—Preston W. Farrar, Thos. Zacharie, Greer B. Duncan.
5me District.—Antoine Bohn, Jules Molaison.
6me District.—Armand Pilié.
7me District.—John Watkins.
8me District.—L. Dupuytrand, Jules Cassard.
9me District.—Victor Lubiano.
10me District.—A. Fernandez.

☞ Le comité central des whigs nous prie d'annoncer que trois grandes assemblées whigs aura Meetings sont convoquées pour cette semaine.

La première aura lieu le 27 courant, dans la salle de l'Hôtel de la Bourse St-Louis Première Municipalité.

La seconde, vendredi soir, 29 courant, dans la salle de Bal située à l'encoignure des rues Magazine et Champs Elysées Troisième Municipalité.

La troisième, samedi soir, 30 courant, à l'Arcade de Banks Seconde Municipalité.

☞ A une assemblée des whigs du 7me district représentant, tenue hier au soir, au café de M. Doussan, M. Louis Duvignaud a été unanimement nommé candidat du parti.

Wm C. C. Claiborne, président
S. Buchthe, secretaire.

L'ÉLECTION DANS LE 2e DISTRICT

Une circonstance nous fait revenir encore au sujet. Quelques amis de M. Jacob Barker sont convoqués en assemblée au profit de ce candidat, et parmi ceux-ci nous se trouvent une demi-douzaine de whigs. Certes cela ne prouve pas que d'être whigs. Que des locofocos soutiennent M. Barker, rien de mieux, il y a entre le candidat et les électeurs sympathie complète. M. Barker a toujours été un bon et franc locofoco. Mais qu'un whig sérieux, qu'un whig sincère se range sous la bannière d'un homme qui a toujours marché et qui marchera encore dans les rangs ennemis, voilà ce qui nous étonne profondément. Il faut avoir oublié le passé, il faut fermer les yeux au présent, il faut en un mot avoir le désir, la volonté de faire triompher le locofocoisme! M. Barker a-t-il jamais rien fait qui puisse justifier la sympathie d'un whig, qui puisse en mériter une voix whig? Non, certes. Ses discours et ses actes ont toujours été ceux d'un adversaire des whigs. La preuve, c'est le vote pour M. Polk! Inspecteur d'élection il a tout fait pour que ceux qui sont les électeurs, lisez par le juge Emott, n'a travaillé avec remarquable ardeur à donner de la valeur aux votes frauduleux délivrés par ce juge. Lorsque le vote qui devait le ménager la faveur du parti se posa franchement devant au maintien de la pureté des élections! Il faut pousser bien loin l'oubli des antécédents d'un homme, pour ne pas se demander au moins compte de pareils actes. Il faut avoir une bonne dose d'indulgence ou plutôt de crédulité pour prendre comme argent comptant les professions de foi d'un candidat auquel on peut reprocher de semblables erreurs!

Mais, dira quelqu'un, M. Barker est un partisan de Taylor, c'est un partisan de la protection et de la distribution du produit des terres publiques, et c'est plutôt un whig en principes. Soit, mais qui nous est garant des opinions de M. Barker? C'est M. Barker lui-même. Or, que vaut la parole du Candidat actuel? En 1841, il était si peu plenement whig en théorie! Il s'accordait avec M. Clay sur toutes les questions de politique nationale, et cependant il a voté *pour* M. Polk! Des whigs de l'espèce de M. Barker, doivent nous, Seigneur!

Le candidat du parti whig, Bernard Cenas, G. Taylor, est un whig non seulement en théorie, mais en pratique. Si M. Barker était un partisan de Taylor, M. Thibodeaux l'est aussi, et l'un est en faveur de la protection de l'industrie nationale, l'autre a prouvé par ses discours et ses votes qu'il veut le développement de cette industrie. Le plus M. Thibodeaux a jamais donné que des votes whigs, tandis que M. Barker n'a jamais donné que des votes locofocos. La sincérité pour que du premier est à l'abri de tout soupçon, tandis que le second est plus que suspecte. Faire des vœux, les whigs ne sauraient hésiter.

Que nos amis ne l'oublient pas non plus: M. Barker ne peut pas être élu par le vote des whigs qu'en le déclarant de la masse du parti, et cette scission n'aurait d'autre effet que de faire passer le succès du candidat locofoco, M. Landry. Les whigs du second district ont là un vote d'union au pareil résultat! Nous le leur devons point. Que ceux qui auraient pu hésiter, y songent sérieusement, qu'ils se rallient à leur candidat naturel, qu'ils votent pour M. Thibodeaux afin de travailler pour le seul intérêt d'avoir livré de gaîté de cœur leur district, ou plutôt la Louisiane entière au locofocoisme.

MEXIQUE.

Nous avons retombés, pour les nouvelles du Mexique, dans une de ces interminables qui tient à de sérieuses épreuves l'impatiente curiosité du public. *Le James L. Day* nous a apporté avant hier soir des dates de Vera-Cruz du 10 courant, et nous n'avons pas l'ombre d'un renseignement, pas même l'ombre d'une rumeur, sur le général Scott et son armée. Que la ville qui devient si fort comment s'organise-t-il? Les habitants de Mexico subissent-ils avec calme ou avec impatience le joug des Américains? Nous n'en savons rien.

Pour nous consoler de cette absence de nouvelles sur ce qui nous intéresse le plus, nous avons du moins le nombre de recits à propos de Santa-Anna. Après avoir abandonné Mexico, cet indomptable héros s'était dirigé, on le sait, vers Puebla, et il y était entré sans grand peine, les troupes américaines se fortifiant dans une des parties de la ville, tandis que les Mexicains occupaient une autre. Le 25 septembre, avec cet air tonitrant qui ne l'abandonne jamais, il adressa au colonel Childs une communication dans laquelle il engageait cet officier à sortir de l'action, attendu qu'il ne pourrait pas résister aux huit mille hommes qui allaient l'y assiéger. Le colonel Childs, lui répondit simplement par la perspective que le président Santa-Anna répondit immédiatement qu'il avait envie de garder la position qu'il avait confisquée, et que, malgré ces bons mots, le Mexique se croyait bel et bien en état de guerre.

Sur cette réponse, Santa-Anna se décida le 28 à diriger le feu de son artillerie contre les Américains qui y répondirent avec vivacité par des coups de canon et d'obusier qui firent grand ma à la ville. Le 29 la canonnade se poursuivait, les Mexicains cherchant à construire avec des balles de coton, une redoute à l'angle du couvent de Ste-Thérèse, et les Américains les en empêchant par un feu vigoureusement ajusté. Le lendemain, 30, on n'entendait plus le canon de loin en loin; et enfin le 1er octobre Santa-Anna qui avait réclamé l'évacuation de la ville par le colonel Childs fut obligé lui-même de l'abandonner. Un double sinistre frappait la nombreuse de son départ. Le magasin de coton de Veloscos qui contenait un grand approvisionnement et deux cents balles de cette matière qui se trouvaient au couvent de San Domingo furent consommés par les flammes, sans qu'on ait su par qui avait été mis le feu. Le couvent communiquant incendie, gêna la plus grande terreur parmi les Mexicains qui s'imaginaient que les Américains avaient quitté leurs retranchements et venaient mettre la ville au pillage. Le départ de Santa-Anna mit fin à tous ces troubles, et Puebla parait être complètement rentrer au pouvoir des Américains.

Après avoir quitté Puebla, Santa-Anna se dirigea, comme nous l'avons annoncé dans les dernières nouvelles, sur la route de Jalapa, afin d'y surprendre le convoi américain parti de cette dernière ville. Il avait avec lui 2,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, plus trois pièces d'artillerie; et il comptait bien réussir dans son expédition. Mais là encore la fortune ne se montra point favorable au Napoléon Mexicain. Ses troupes, neuf 130 cavaliers qui lui forment une espèce de garde du corps, se révoltèrent contre lui, et refusèrent de lui obéir, sous prétexte qu'il n'avait d'autre intention que de les sacrifier. La chose se passait à Nopaluca. Santa-Anna se réfugia avec les 130 cavaliers qui lui étaient restés fidèles. Là il reçut du gouvernement siégeant à Queretaro l'ordre de se rendre dans cette dernière ville avec toutes ses troupes. Il ne crut pas devoir obéir à cet ordre et se dirigea vers Oaxaca, en proclamant bien haut son intention d'y lever, si faire se pouvait, une nouvelle armée pour aller de nouveau combattre les ennemis. Les lettres de l'intérieur affirment que, si Santa-Anna a pris cette direction, c'est tout simplement pour se ménager le moyen de gagner le Guatemala et de quitter à tout jamais le Mexique. D'un autre côté, le bruit courait que le général Scott avait adressé à Santa-Anna un passeport qui l'autorise à s'embarquer à Vera-Cruz. Tous ces *on-dit* sont énergiquement démentis par la *Voz de la Patria*, journal qui prend chaudement la défense de l'ex-dictateur et qui affirme que Santa-Anna, loin d'abandonner sa patrie, veut mourir pour la défendre. Les protestations de l'organe du *héros* ne valent sans doute pas mieux que celles du héros lui-même.

Tel est en somme le récit des faits un peu importants transmis par cet arrivage. Il en est encore quelques autres que nous glanons comme ils se présentent.

La législature de l'Etat de Vera Cruz s'est assemblée à Huatusco dans la nuit du 27 septembre. Gutierez Villanueva a été choisi comme vice-gouverneur; et le cabinet a été composé de MM. Antonio Aldita, Juan Durán, José de Emparan, et Ignacio Llave. Le *Diario* de Jalapa paraît enchanté de ce nouveau gouvernement et pense qu'il va donner un nouvel élan à la résistance.

Le *Genius of Liberty* dit que le senor Peña y Peña remplit à Queretaro les fonctions de Président par intérim, mais qu'il a refusé de reconnaître comme ses associés au pouvoir les hommes que Santa Anna lui avait adjoints. Il propose que le Congrès soit chargé du soin de désigner les hommes qui doivent partager avec lui la responsabilité du gouvernement.

Le même journal ajoute sous la date du 13, le retour du capitaine Wingé, du bataillon de la Louisiane. Ce brave officier, à la tête de sa compagnie, était allé accompagner jusqu'à Puente National un convoi de provisions destinées aux troupes américaines stationnées sur ce point. Tout était tranquille sur la route, et la position des Américains était assez forte pour qu'ils n'eussent à redouter aucune attaque. Le capitaine Wingé n'a point rencontré de guérillas; seulement de loin en loin il a aperçu sur les collines ou dans le chapiral quelques éclaireurs qui aussitôt disparaissaient à son approche.

Le bruit courait le 18 à Vera Cruz qu'un détachement d'éclaireurs texiens avait été attaqué et massacré par les guérillas. Il régnait en effet de la ville; mais ce bruit ne paraissait nullement fondé. Les guérillas ne se montrent guères que quand ils ont peu de résistance à craindre. Du reste la garnison de Vera Cruz prend les mesures nécessaires pour en purger le voisinage. Une expédition, dirigée par les capitaines Trueit et Armstrong, a donné d'excellents résultats; et quelques démonstrations du même genre feront beaucoup pour la tranquillité du pays.

L'*Alerta* du 10 parle de grands préparatifs que font à Vergara pour l'organisation et l'exécution d'un grand convoi. L'escorte se composerait d'environ 3,000 hommes de toute arme. La tête de ce convoi atteindrait fait croiserait pour un jour le général Paterson et ramènerait le général Scott mais on dit que une expédition contre quelque Etat ou n'est pas encore jouée les armes américaines.

Le général Lane était à Perote le 4; et il a dû entrer à Puebla quelques jours plus tard.

Aux dernières dates, le vapeur *New-Orleans* était en vue de Tampico; mais il a dû s'alléger pour franchir la barre.

L'*Hélène*, venant de la Nouvelle Orléans, était entré à Vera Cruz.

Le *James L. Day* a transporté de Brazos à Vera-Cruz le colonel Hays et le reste du 3me régiment.

D'une des chaudières du *James Cage*, qui était en vue de Vera-Cruz, a fait explosion à trente milles de ce port. L'ingénieur, Barry Eustock, a été également échaudé, grâce à sa présence d'esprit; mais deux chauffeurs l'ont été grièvement. *Le James Cage* a été ramené à Vera-Cruz par un autre vapeur qui l'a rencontré.

SANTA ANNA PRÉSIDENT.—Il paraît, d'après quelques correspondances, que M. Polk a été retombé malade le 13 courant, et qu'il a dû renoncer de nouveau à s'occuper d'affaires en ce moment. Mme Polk elle-même a été malade; mais elle est en bonne convalescence.

M. POLK & SANTA ANNA.—Que veut dire l'*Union* de Washington dans la phrase suivante que nous parait fort significative? "Si Santa Anna, du fugitive officiel, n'est pas un homme d'Etat aussi profond et aussi hardi qu'on *l'avait supposé*" (qui cela), "si les circonstances ne lui permettent pas de se rentrer, non pas de la Sabine, mais du Rio Nueces du Rio Grande, le président *peut s'être mépris par l'homme* où sur les circonstances où il pourra être placé." L'auteur de l'*Union* affirmait qu'il n'y avait aucun *arrangement* fait entre M. Polk et Santa-Anna; et pourtant si ce qui précède signifie quelque chose, il signifie bien évidemment que M. Polk s'était entendu à l'avance avec Santa-Anna, et que le President a été joué par le rusé Mexicain. Il est délicieux de connaître les raisons précises qui ont engagé M. Polk à permettre la rentrée de Santa Anna au Mexique. Nous espérons toutefois que le Cincinnati Congrès sera en mesure de trouver le mot de ce secret si bien gardé. (*Whig de Richmond*).

PENNSYLVANIE.—On a les retours des trois quarts environ de la Pennsylvanie. La majorité du can lobat locofoco au poste de gouverneur, M. Shunk, sera probablement de 13 à 14,000 voix. Les whigs gagneront sans doute la majorité dans le Sénat; mais les locofocos seront tout puissants dans la Chambre des Représentants. La victoire de nos adversaires est complète.

Chronique Locale.

MISÈRE CANINE.—Un individu nommé George Bennett ayant assailli et frappé hier matin le commissaire Evans, celui-ci, qui exerçait alors légalement ses fonctions, saisit le perturbateur au collet et le conduisit devant le recorder Genin. Ce dernier le condamna à dix jours de prison. On comprend le vieux dicton engagé: Ne touchez à la meute. Nous dirons aux imprudens, avec une légère variante: Ne touchez pas aux commissaires.

COUPS DE PISTOLET.—Rien, rien, rien. Ce mot résume dans toute son insignifiance le chômage des tribunaux. Réduite à bouteille de la paix; vous êtes bien heureux!.... Le fait est que Mme de Choiseul est un modèle.

Le duc, offensé de la comparaison fronça le sourcil.

—Votre Majesté, dit-il, est d'un caractère trop ferme et d'un caractère trop heureux pour mêler aux affaires de l'Etat ce que vous daignez appeler les affaires de ménage.

—Choiseul, il faut que je vous conte cela, c'est fort drôle; vous savez qu'on vous craint beaucoup par là.

—C'est à dire qu'on me hait, Sire.

—Si vous voulez; eh bien! cette folle de comtesse ne m'a-t-elle pas posé cette alternative: de l'envoyer à la Bastille ou de vous remercier de vos services.

—Eh bien! Sire?

—Eh bien! duc, vous m'avouerez qu'il est été trop malheureux de perdre le coup d'œil que Versailles offrait ce matin. Depuis hier, je m'amuse à voir courir les estafettes sur les routes, à voir s'allonger ou se rapetisser les visages.... Gontlon III est reine de France depuis hier. C'est on ne peut plus réjouissant.

—Mais la fin, Sire?

—La fin mon cher duc, dit Louis XV redevenu sérieux, la fin sera toujours la même.—Vous me connaissez, j'ai l'air de céder et je ne cède jamais.—Laissez les femmes dévorer le petit gâteau de miel que je leur jetterai de temps en temps, comme on faisait à Cerbère; mais nous, vivons tranquillement, impertinablement, éternellement ensemble.—Et, puisque nous en sommes aux éclaircissements, gardez celui-ci pour vous.—Quelque bruit qui court, quelque lettre de moi que vous tenies....ne vous alentez pas de venir à Versailles.... Tant que je vous dirai ce que je vous dis, duc, nous serons bons amis.

Le roi tendit la main au ministre, qui s'inclina dessus sans reconnaissance comme sans rancœur.

—Travaillons, si vous voulez, cher duc, maintenant.

—Aux ordres de Votre Majesté, répliqua Choiseul en ouvrant son portefeuille.

—Voyons, pour commencer, dites-moi quelques mots du feu d'artifice.

—Ça été un grand désastre, Sire.

—A qui la faute?

—A M. Bignon, prévôt des marchands.

—Le peuple a-t-il beaucoup crié?

—Oh! beaucoup.

—Oui, il fallait peut-être destiner ce M. Bignon.

—Le parlement, dont un des membres a failli étouffer dans la bagarre, avait pris l'affaire à cœur; mais M. l'avocat-général Séguier a fait un fort éloquent discours pour prouver que ce malheur était l'œuvre de la fatalité. On s'applaudit, et de n'est plus rien à présent.

—Tant mieux! Passons aux imprudens, duc....Ah! voilà ce qu'on nous reproche.

—On ne reproche, Sire, de ne pas souscrire M. d'Aiguillon contre M. de la Chalotais; mais qui ne reproche cela! les mêmes gens qui ont colporté avec des tuées de joie la lettre de Votre Majesté. Songez donc, Sire, que M. d'Aiguillon l'entreprenait ses pouvoirs en Bretagne, que les jésuites étaient réellement exilés, que M. de la Chalotais avait raison; que Votre Majesté elle-même reconna, par acte public, l'innocence de ce procureur-général. On ne peut cependant faire se dédire ainsi le roi! Vis-à-vis de son ministre, c'est bien; mais vis-à-vis de son peuple!

—En attendant, les parlements se sentent forts.

—Ils le sont en effet. Quoi! on les tance, on les emprisonne, on les vexe, et on les déclare innocents; et ils ne seraient pas forts! Je n'ai pas secoué M. d'Aiguillon d'avoir commencé l'affaire la Chalotais, mais je ne lui pardonnerai jamais d'y avoir eu tort.

—Due, duc, allons, le mal est fait, au remède....Comment brider ces insolents!....

—Que les intrigues de M. le chancelier cessent, que M. d'Aiguillon n'ait pas de soutien, et la colère du Parlement tombera.

—Mais j'aurai cédé, sire?

—Votre Majesté est donc représentée par M. d'Aiguillon....et non par moi!

L'argument était rude, le roi le sentit.

—Vous savez, dit-il, que je n'aime pas à dégoûter mes serviteurs, lors même qu'ils ne sont troupes....Mais laissons cette affaire, qui m'afflige, et dont le temps fera justice....Parlons un peu de l'extérieur....On me dit que je vais avoir la guerre!

—Sire, si vous avez la guerre, ce sera une guerre loyale et nécessaire.

—Avec les Anglais....diable!

—Votre Majesté craint-elle les Anglais, par hasard!

—Oh! sur mer....

—Que Votre Majesté soit en repos, M. le duc de Fronsin, mon cousin, votre ministre de la marine, vous dira qu'il a soixante-quatre vaisseaux, sans ceux qui sont en chantier; plus, des matériaux pour en construire douze autres en un an....Enfin, cinquante frégates de première force, ce qui est une position respectable pour la guerre maritime.—Quant à la guerre continentale, nous avons mieux que cela, nous avons Fontenoy.

—Fort bien; mais pourquoi aurais-je à combattre les Anglais, mon cher duc? un gouvernement beaucoup moins habile que le vôtre, ferait de l'abbé Dubois, et toujours évité la guerre avec l'Angleterre....

—Je le croirais bien, Sire, l'abbé Dubois reçut pour prix de son traité cent mille livres des Anglais.

—Oh! duc!

—J'ai la preuve, Sire.

—Soit; mais où voyez-vous des causes de guerre?

—L'Angleterre veut toutes les Indes; j'aurai donner à vos officiers les ordres les plus sévères, les plus hostiles. La première collision là-bas donnera lieu à des réclamations de l'Angleterre; mon avis formel est que nous n'y faisons pas droit. Il faut que le gouvernement de Votre Majesté soit respecté par la force, comme il l'était grâce à la corruption.

—Eh! patientons; dans l'Inde, qui le saura! c'est si loin!

Le duc se mordit les lèvres.

—Il y a un *casus belli* plus rapproché de nous, Sire, dit-il.

—Encore, quoi donc!

—Les Espagnols prétendent à la possession de nos îles Malouines et Falkland.... Le port d'Egmont était occupé par les Anglais arbitrairement, les Espagnols en ont chassés de vive force; de là, fureur de l'Angleterre; elle menace les Espagnols des dernières extrémités, et on lui donne satisfaction.

—Eh bien! mais si les Espagnols ont tort pourtant, laissez-les se démêler.

—Sire, et le pacte de famille? Pourquoi avez-vous tenu à faire signer ce pacte, qui le différemment les Bourbons d'Espagne, et le fait un rempart contre les entreprises de l'Angleterre.

Le roi baissa la tête.

—Ne vous inquiétez pas, Sire, dit Choiseul; vous avez une armée formidable, une marine imposante, de l'argent. J'en suis trouver pour faire crier les peuples. Si nous avons la guerre, ce sera une cause de gloire pour le règne de Votre Majesté, et je profite des agrandissements dont on nous aura fourni le prétexte et l'exigue.

—Alors, duc, alors la paix à l'intérieur; n'ayons pas la guerre partout.

—Mais l'intérieur est calme, Sire, répliqua le duc affectant de ne pas comprendre.

—Non, non, vous voyez bien que non. Vous m'aimez et me savez bien. Il y a d'autres gens qui disent m'aimer et dont les façons ne ressemblent pas du tout aux vôtres; mettons l'accord entre vous ces systèmes; voyons, mon cher duc, que je vive heureux.

—Il ne dépendra pas de moi que votre bonheur ne soit complet, Sire.

—Voilà parler. Eh bien! venez donc dîner avec moi aujourd'hui.

—A Versailles, Sire?

—Non, à Luciennes.

—Oh! mon regret est grand, Sire, mais ma famille est toute alarmée de la nouvelle prendre hier. On me croit dans la disgrâce de Votre Majesté. Je ne puis laisser tant de douces souffrant.

—Ceux dont je vous parle, ne souffrent-ils pas, duc? Songez donc comme nous avons veu heureux tous trois, du temps de cette pauvre marquise.

Le duc baissa la tête, ses yeux se voilèrent, un soupir à demi étouffé sortit de sa poitrine.

—Mme de Pompadour était une femme bien jalouse de la gloire de Votre Majesté, dit-il, elle avait de hautes idées politiques. J'avoue que son genie sympathisait avec mon caractère. Souvent, Sire, je me suis étonné de voir avec elle une grande entreprises qu'elle formait; oui, nous nous entendions.

—Mais elle se mêlait de politique, duc, et tout le monde le lui reprochait.

—C'est vrai.

—Celle-ci, au contraire, est douce comme un agneau; elle n'a pas encore fait signer une lettre de cachet, même contre les palpitations et les chansonniers. Eh bien, on la reproche en lui donne satisfaction. Ah! duc, c'est triste pour degoûter du progrès.... Voyons, venez-vous faire votre paix à Luciennes?

—Sire, veuillez assurer Mme la comtesse Dubarry que je ne trouve une femme charmante, digne de vous l'amour du roi, mais....

—Ah! voilà un mais, duc....

—Mais, pourvoirait M. de Choiseul, ma conviction est que si votre Majesté est nécessaire à la France, aujourd'hui un bon ministre est plus nécessaire à Votre Majesté qu'une charmante maîtresse.

—N'en parlons plus, duc, et demeurons bons amis. Mais calmez Mme de Grammont, qu'elle ne complote plus rien contre la comtesse, les femmes nous brouillerait.

—Mme de Grammont, Sire, veut trop plaire à Votre Majesté. C'est là son tort.

—Et elle me déplaît en nuisant à la comtesse, duc.

—Aussi, Mme de Grammont part-elle, Sire, on ne la verra plus: ce sera un ennemi de moins.

—Ce n'est pas ainsi que je l'entends, vous allez trop loin. Mais la tête me brûle, duc, nous avons travaillé ces matin comme Louis XIV et Colbert, nous avons été *grand siècle*, comme disent les philosophes. Aurrons, duc, est-ce que vous êtes philosophe, vous!

—Je suis serviteur de Votre Majesté, répliqua M. de Choiseul.

—Vous m'enchantez, vous êtes un homme impayable; donnez-moi votre bras, je suis tout étourdi.

Le duc se hâta d'offrir son bras à Sa Majesté.

Il devinait qu'on allait ouvrir les portes à deux battants, que toute la cour était dans la galerie, qu'on allait voir le service de Votre Majesté sans en avoir reçu l'ordre avec la permission. Car, nommé officiellement, je ne puis me regarder destitué que par un acte officiel.

—Comment, duc, s'écria le roi en riant, cet attitude sévère est digne de M. de Choiseul lui-imposait jusqu'à la crainte. Comment bien, cet homme d'esprit et un formaliste, vous avez cru cela!

—Mais, sire, dit le ministre surpris, vous avez signé....

—Quoi donc!

—Une lettre que possède Mme Dubarry.

—Ah! duc, n'avez-vous jamais eu besoin de la paix; vous êtes bien heureux!....Le fait est que Mme de Choiseul est un modèle.

Le duc, offensé de la comparaison fronça le sourcil.

—Votre Majesté, dit-il, est d'un caractère trop ferme et d'un caractère trop heureux pour mêler aux affaires de l'Etat ce que vous daignez appeler les affaires de ménage.

—Choiseul, il faut que je vous conte cela, c'est fort drôle; vous savez qu'on vous craint beaucoup par là.

—C'est à dire qu'on me hait, Sire.

—Si vous voulez; eh bien! cette folle de comtesse ne m'a-t-elle pas posé cette alternative: de l'envoyer à la Bastille ou de vous remercier de vos services.

—Eh bien! Sire?

—Eh bien! duc, vous m'avouerez qu'il était été trop malheureux de perdre le coup d'œil que Versailles offrait ce matin. Depuis hier, je m'amuse à voir courir les estafettes sur les routes, à voir s'allonger ou se rapetisser les visages.... Gontlon III est reine de France depuis hier. C'est on ne peut plus réjouissant.

—Mais la fin, Sire?

—La fin mon cher duc, dit Louis XV redevenu sérieux, la fin sera toujours la même.—Vous me connaissez, j'ai l'air de céder et je ne cède jamais.—Laissez les femmes dévorer le petit gâteau de miel que je leur jetterai de temps en temps, comme on faisait à Cerbère; nous nous, vivons tranquillement, impertinablement, éternellement ensemble.—Et, puisque nous en sommes aux éclaircissements, gardez celui-ci pour vous.—Quelque bruit qui court, quelque lettre de moi que vous tenies....ne vous alentez pas de venir à Versailles....Tant que je vous dirai ce que je vous dis, duc, nous serons bons amis.

Le roi tendit la main au ministre, qui s'inclina dessus sans reconnaissance comme sans rancœur.

—Travaillons, si vous voulez, cher duc, maintenant.

—Aux ordres de Votre Majesté, répliqua Choiseul en ouvrant son portefeuille.

—Voyons, pour commencer, dites-moi quelques mots du feu d'artifice.

—Ça été un grand désastre, Sire.

—A qui la faute!

—A M. Bignon, prévôt des marchands.

—Le peuple a-t-il beaucoup crié!

—Oh! beaucoup.

—Oui, il fallait peut-être destiner ce M. Bignon.

—Le parlement, dont un des membres a failli étouffer dans la bagarre, avait pris l'affaire à cœur; mais M. l'avocat-général Séguier a fait un fort éloquent discours pour prouver que ce malheur était l'œuvre de la fatalité. On s'applaudit, et de n'est plus rien à présent.

—Tant mieux! Passons aux imprudens, duc....Ah! voilà ce qu'on nous reproche.

—On ne reproche, Sire, de ne pas souscrire M. d'Aiguillon contre M. de la Chalotais; mais

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orleans.

EXPÉDIÉS.

Navire à vapeur Galveston, Haviland, pr Mobile.
Barque Antelope, Crosby, pr Boston.
Parthean, Willisteen, de Vera Cruz.
Goelette S & T Parsons, Cirkby, Apalachicola.
Steamer Pelican, Harmann, pr Mobile.
Hendrick Hudson, Christie, pr Cincinnati.

ARRIVÉS.

Navire à vapeur James L Day, O'Grady, Vera Cruz
Navire à vapeur Yacht, Crane, de Galveston.
Monument, Trott, de Brazos.
Barque California, Robertson, de Philadelphie.
Chancelor, Hall, de Tampico.
Goelette Velasco, Decker, de Tampico.
Steamers Oregon, Hiern, de la Mobile
Uncle Sam, Cottan, de Bayou Sara.
Ben Adams, Hunt, de St-Louis.
Dewitt Clinton, Dovenny, de Pittsburg.
Gen Worth, Bennett, de Million's Bend.
Champion, Bode, de St Louis.
C Conner, Newell, de Nashville.
Dallas, Cochran, de Millions Bend.
Hard Times, Wallis, de Yazoo River.
Glencoe, Montgomery, de Louisville.

MEMORANDA.

NEW YORK, 14 octobre—Expédiés, navires Apollo, Howe, et Hargrave, Duncan, pour la Nouvelle Orléans. Arrivé, goelette Mediator, Maurice, do; 16, expédiés, navire Emma Watts, Watts, do, barque Cerne, Hodge, do.

PHILADELPHIE, 15 octobre—Parti, navire Melabar, Freeman, pour la Nouvelle Orleans, navire Tyronne, Butler, do.

BOSTON, 14 octobre — Arrivé, navire Charlotte, Johnson; de la Nouvelle Orléans, navire Mousoon, Brownell, do. Expédié, barques Medora, Knight, Constance, Foster, do.

BATH, 10 octobre — Parti, navire Washington, Snow, pour la Nouvelle Orléans.

Liste des navires se trouvant à Vera Cruz le 19 du courant, le steamer anglais Petit, de la Havane, navire à vapeur des E U Alabama, Windle, Goelette Mississippi, Cadman, Frederick, Invincible, steamer des E U Virginia, de Mobile.

Au bas du fleuve et montant:

Navire Venice, —, de Vera Cruz.
Barque Margaret Price, goelette Brave.

DEPART DES NAVIRES A VAPEUR DE L'ATLANTIQUE.

Missouri,	de France,	20 sept	N. York 25 oct
Cambria,	d'Angleterre,	4 oct	Boston 1er nov
Philadelphie,	de France,	10 oct	N. York 9 nov
New York,	de France,	24 oct	N. York 23 nov
Union,	de France,	10 nov	N. York 9 déc

MARCHANDISES NOUVELLES.
GIQUEL & JAMISON,
No 6, rue de Chartres,

REÇOIVENT en ce moment par les navires John Calhoun, de Havre, Radius et Union de New-York, les articles suivants, qu'ils vendront à très bas prix.
Indienne française, nouveauté.
Cols et pelleterie brodée pour dames.
do do do pour enfants.
Mousseline blanche brodée riche.
Rideaux mousseline brodée.
Mouchoirs soie pour hommes et enfants.
Do batiste de 81 à 624.
Cols convertables pour denil.
Châles cachemire broché.
Do crepe de Chine riche.
Bonnets et alpaces noir.
Mousseline à noeud quatre brochée, unie et carreaux.
Manchettes en mousseline, brodées.
Pinces et pèlerines de laine et soie.
Ombrelles nouveautés riches.
Glands de toute couleurs pour lits et rideaux.
Damassés pour table 4/4, 5/4 et 6/4.
Indiennes à meubles nouvelles.
Echarpes cassimire nouveaux.
Foulard et autre deux broches.
Cravatines noeud, cravatines fantaisie.
Ouvré à mil de perlet et toile de Paris.
Chemises flanelle, gaze et merinos, pour hommes, dames et enfants.
Satin blanc et moiré pour.
Indiennes petits dessins pour enfants.
Gants de peau pour dames.
Eventails pouvant genre.
Rubans nouveautés gaîne, lacets et
Aiguilles, épingles, [illegible] et
Chaînes pour montres, colliers, bracelets.
Coton Lowell, nankins, toile à drap, &c. &c. &c.
GIQUEL & JAMISON,
6, rue de Chartres

24 Caisses fusils ordinaires et fins, à vendre par
25 oct O. TALAMON,
44, rue Chartres

40 Douzaines veaux vernis, à vendre par
25 oct O. TALAMON,
44, rue Chartres

CHAUX DE THOMASTON—En débarquement et à vendre par JOHN HAYMAN & Co,
25 oct 11, Magazine Rouges, 3e Municip.

CIMENT ROMAIN; do Hydraulique;
Plâtre de Paris, Bouges de plâtrier;
Poussière de marbre; Tuiles à fen;
Briques à feu anglaises et de Pennsylvanie.
A vendre à la convenance des acheteurs, par
25 oct JOHN HAYMAN & Co,
No. 11, Magasins rouges, 3e Municip.

DETENU à la geôle de la paroisse St Charles le nègre HENRY, se disant appartenir à M. James Johnson, des Attakapas; il est âgé d'environ 20 ans et ne parle qu'anglais; taille 3 pieds 9 pouces.
Ainsi que le nègre WILSON, se disant appartenir à M. Edmond Forstall de St-Jacques: le dit esclave mesure 5 pieds 7 pouces de haut, a pour signe de arrestation un pantalon de kersey et une chemise en flanelle jaune.
Les propriétaires des susdits esclaves sont priés de les réclamer conformément à la loi.
Paroisse St Charles, 18 octobre 1847.
25 oct—30js-1m N. St MARTIN, Shérif.

AVIS.

LES personnes qui doivent à la succession de feu sieur Jean Lauvrie, sont priées de payer entre les mains de l'exécuteur testamentaire soussigné, et celles auxquelles il est dû de lui faire connaître, dans le plus bref délai possible, le montant de leurs réclamations.

P. A. DUPIN,
Rue Bourbon, No. 77.
22 oct—3f

LES soussignés ayant été nommés par son Excellence le Gouverneur, INSPECTEURS et JAUGEURS pour la paroisse et ville de la Nouvelle-Orléans, ont formé une société et se recommandent à leurs amis et au public en général. Les ordres qui seront laissés chez Cuvier & Buddendorff, No 7, rue de la Nouvelle-Levée, et 14, rue Théophilotulus, ou bien au "Old Constitution", No 29, Front Levée, seront reçus avec reconnaissance et remplis ponctuellement.

W. C. LYND,
D. S. OSBOURN.
7 oct—1m

AVIS est par le présent donné aux créanciers de Marguerite Gunther, décédée, ainsi qu'à ceux de G. Metting, de présenter leurs titres dûment attestés, à M. Metting, No 188, encoignure Tréme et Bienville, dans les dix jours de la première publication du présent avis; comme aussi les personnes qui doivent de régler avec lui.

G. METTING.
22oct—10js

☞ MM. les Editeurs.—Veuillez annoncer M. J. J. MORIN, comme candidat à la place de Représentant à la Chambre pour le 5me District Représentant de la Première Municipalité.

ASSEMBLÉE PUBLIQUE.

Toutes les personnes favorables à l'élection de M. JACOB BARKER, au Congrès, pour représenter le Second District Congressionnel, sont respectueusement invitées à s'assembler au Commercial Exchange, rue St-Charles, mardi soir 27 octobre, à sept heures, afin d'aviser aux moyens à prendre pour assurer son élection.

Ass D Gove,	M. Walton,
M. H. Devereux,	Samuel Shakespear,
W. L. Thompson,	Ralph King,
N. K. Stanton,	Robt H. McNair,
Samuel L. Forgay,	W. Henderson,
J. F. Winkley,	A. W. Smith,
Joseph Grant,	John C. Hoey,
John Duncan Jr,	Richard Swain,
C. W. Bradbury,	E. Baker.

SUCRE—50 boucaute manouvrées, en débarquement du brick Adams Gray, de la Havane, à vendre par TROISGROS & LAMPRE,
5 oct 38, Vieille Levée.

HOTEL D'ORLEANS,
Rue de Chartres, entre St-Louis et Toulouse.
MME ANNE GIRARD, Est à l'honneur de prévenir le public qu'elle ouvrira lundi prochain, 25 octobre, ce bel établissement, qui vient d'être complètement réparé et embelli, et que l'on y recevra comme pendant passé, des pensionnaires au jour et au mois, qui seront des mieux servis. Le prix est de Une piastre et demie par jour, pour la chambre et la pension, par jour; et selon les autres chambres, une piastre vingt cinq et une piastre.
La pension au mois 60 00 à $5 par semaine.
22 oct—1f

ON désire trouver une petite maison à deux étages, une maison double et basse, située dans la première ou la seconde Municipalité, et guères plus loin que la rue des Rampart. Le propriétaire d'une pareille maison trouverait un locataire permanent en s'adressant par lettre à la boite P No 91 de la poste.
22 oct—3

EN débarquement du navire DELPHINE, de Bordeaux:
20 quarts pipe eau de vie de La Rochelle,
10 do do do J. J. Dupuy & Co.
10 do do do Magisty Cognac,
93 caisses vin Haut Teles de 1842,
à vendre par J. & T. TARDOS,
22 oct 15, Conti.

COUVERTURES FRANÇAISES—14 bal